

Gore Vidal, le dernier des Titans

Article paru dans l'édition du 05.05.06

Dix ans après sa publication aux Etats-Unis, paraît en France le premier tome des Mémoires de l'une des plus méchantes langues de la littérature américaine. Rencontre dans sa retraite cachée, sur les collines de Los Angeles

C'est un Gore Vidal mélancolique, hanté par un secret désir de fin du monde, que nous avons retrouvé dans sa retraite américaine, sur les collines de Los Angeles. A 80 ans, il n'a pourtant rien perdu de sa verve, de son acuité d'esprit, de sa causticité. Il continue d'écrire tous les matins, de relire Milton et Montaigne l'après-midi. Misanthrope adulé par Hollywood, dernier Titan d'une génération qui se meurt, Vidal a joui de l'un des destins les plus romanesques du grand siècle américain.

Les Français vous aiment-ils ?

Je ne crois pas que les Français connaissent bien les intellectuels et les écrivains américains. Ils adorent les catégories, voyez-vous. Et si vous ne rentrez pas dans telle catégorie familière (les cow-boys, Wall Street, l'école faulknerienne), si vous êtes multiple, protéiforme, inclassable dans l'ordre des clichés, c'est un problème et ils décident de ne pas vous lire. J'ajoute que les écrivains qui se définissent essentiellement par leur voix sont le plus souvent détruits en traduction. Prenez les traductions de Proust en anglais. Il y en a qui ne sont pas mal du tout. Mais pas mal du tout ce n'est pas Proust. Je ne me compare pas à Proust, bien sûr. Mais j'ai un style.

Il y a donc un malentendu français avec Gore Vidal ?

Oui, je pense. Surtout quand je lis la presse. Tout d'abord, j'utilise un ton très satirique dans mes romans. Or pour comprendre la satire, pour en goûter toute la saveur, il faut connaître ce qui est en train d'être satirisé. Mais les Français ne savent presque rien de la société américaine, de ses palpitations, de sa mémoire. Donc les récits de la réalité américaine qui s'éloignent de la représentation hollywoodienne des choses, du cliché, sont difficiles d'accès et doivent paraître tout à fait étranges.

Et vous, qui admirez-vous parmi les écrivains français du XXe siècle ?

Je suis venu en France pour la première fois en 1946, puis en 1948. Et Paris était alors le centre du monde intellectuel. Il y avait ces géants extraordinaires, en concurrence, qu'étaient Camus et Sartre. Il y avait des auteurs que j'adorais, même si je n'étais pas d'accord avec eux politiquement, comme Montherlant. C'était la littérature qui importait à l'époque, en France. La guerre était finie, un nouveau monde semblait sur le point de naître, et la littérature en était le témoignage. Un demi-siècle plus tard, rien n'est advenu. Les peuples et les habitudes changent si lentement, en vérité !

Pourquoi ces trois livres de vous, Palimpseste, vos Mémoires, et deux rééditions, Kalki et Julien, paraissent-ils en France en même temps, aujourd'hui ? Est-ce un choix de votre part ? Un hasard ?

Pendant des années, les éditeurs français ont essayé de me publier, mais toujours avec une grande difficulté... Ils ont essayé de faire de moi un « écrivain du Sud », par exemple. C'était l'époque où Maurice-Edgar Coindreau, qui avait traduit Faulkner, avait fait la réputation de Truman Capote, en répétant partout : « Voilà l'école de Faulkner ! » C'était simplement l'école du ragot. Ce pauvre Capote n'était pas même littéraire. Et il ressemble autant à Faulkner que moi à... Hegel.

Les Français semblent pourtant apprécier certains de vos romans, notamment Création et Julien...

Oui, car ces livres traitent des grandes questions sur la création du monde : ces questions sans réponses et, souvent, oblitérées, pas même posées. Mais il se trouve que moi, j'aime les poser. Je me sens plus proche d'un historien que d'un auteur de tragédies conjugales et domestiques qui constituent, par parenthèse, 99 % de la littérature contemporaine.

Dans quelle mesure le roman de Marguerite Yourcenar, Mémoires d'Hadrien, a-t-il influencé votre Julien ?

Pas le moins du monde ! Yourcenar fait toutes les erreurs possibles pour un roman historique. D'abord, elle transforme Hadrien en Mme Yourcenar. Or il n'est pas Mme Yourcenar. Et, de surcroît, il n'est absolument pas comme elle le décrit. On voit bien qu'il y a des choses qu'elle ne peut ni entendre ni supporter. Ce jour, par exemple, où Hadrien, furieux, jette sa tablette à la tête de son secrétaire et lui crève un oeil. Une dame, et de l'Académie qui plus est, ne ferait jamais une chose pareille. Donc l'épisode disparaît ! Ensuite, il y a le passage où elle fait réfléchir Hadrien sur l'Angleterre, et lui fait dire : « Je soupçonne que cette petite île deviendra un jour le centre d'un très grand Empire. » Hadrien n'a pas pu penser cela. Hadrien a pensé aux poissons de la Manche, aux mines d'étain du nord de l'Angleterre - il n'a pas pensé une seconde à l'Empire britannique ! Tout cela est ridicule. Elle a tout surdécoré avec de la pensée moderne.

Quelle est la plus grande différence, selon vous, avec Julien ?

Dans le cas de Julien, j'ai eu - matériellement - accès à son style, à la fois polémique et impérial. Et c'est un très bon style. Influencé, lui aussi, par celui de Jules César. Un style de propagande, si vous voulez. Mais un style très clair. Comme celui de Tacite.

Pourquoi vous êtes-vous passionné pour le roman historique ?

Parce que l'écriture de l'histoire est notre seul principe heuristique. Les Allemands ont un mot pour cela : *einfühlen*. C'est la faculté d'expérimenter le passé dans le présent et de le recréer. Dans mes livres, j'ai essayé de le recréer de la manière la plus naturelle : il faut que l'histoire soit là, sans effort, et surtout, sans le poids de la prémonition.

Et Kalki ? Quelle fut la première origine de Kalki ?

Mon intérêt pour l'eschatologie. Le monde a été tout près de s'auto-détruire de mon vivant. J'ai servi dans l'armée américaine, dans le Pacifique, au moment

d'Hiroshima et de Nagasaki, et j'ai senti là comme un avant-goût de fin du monde. Alors, bien des années plus tard, je me suis dit que ce serait intéressant d'inventer un personnage décidant d'exterminer la race humaine - hormis lui-même et quelques autres - afin que sa progéniture devienne tous les peuples du monde.

Revenons-en à Palimpseste. Comme vous l'indiquez dans votre préface, ce n'est pas une autobiographie, mais plutôt un « je me souviens »... Le primat de la vérité sentimentale sur l'acuité, fictive sans doute, du souvenir ?

La mémoire est très étrange. La mémoire, scientifiquement, n'est pas une mécanique de répétition. J'ai eu beau repenser mille fois au moment où je me suis cassé la jambe quand j'avais 10 ans. Ce n'est jamais la même chose que j'ai eue en tête en y repensant. Ma mémoire de cet événement n'a jamais été, en réalité, que la mémoire de mon dernier souvenir de l'événement. Voilà pourquoi j'utilise l'image du palimpseste - une écriture sur une écriture - et c'est cela, pour moi, la mémoire. Ce ne sont pas des films que l'on rejouerait à l'identique. C'est plutôt un théâtre, avec des personnages qui apparaissent de temps à autre.

Vous venez juste de terminer la suite de Palimpseste, le second volume de vos Mémoires.

Oui. Le livre sera publié aux Etats-Unis en novembre. J'ai appelé ce volume Point to Point Navigation - c'est ce que nous faisons pendant la guerre dans les Iles aléoutiennes parce que le climat était si mauvais qu'on ne pouvait tracer un itinéraire à l'avance. Ce deuxième tome couvre les quarante dernières années de ma vie. Et vous savez, écrire lorsqu'on est assez vieux, cela veut dire que l'on a déjà vu tant de choses finir que l'on connaît mieux les formes que prend la vie. On connaît la mort, on l'a côtoyée. La jeunesse, elle, ne peut que soupçonner la fin de son histoire.

Quels souvenirs avez-vous de l'Italie, de votre maison de Ravello, où vous avez passé tant d'années ?

Ils sont assez sombres aujourd'hui. La mort d'Howard, mon compagnon de voyage, a été lente et atroce. Et elle a tout obscurci autour de moi.

Ecrire la somme d'une vie, est-ce possible ?

C'est un exercice de mémoire. Et l'exercice est d'autant plus difficile que cette mémoire est toujours défectueuse, qu'elle n'est jamais assez précise. Elle ne parle pas - elle est là. On peut en retrouver la trace, l'évoquer, mais jamais réellement la parler. On l'écoute, et soudain, on la retranscrit, au gré des intensités, des souffrances, des fractures...

Et l'avenir ?

Vous êtes devant l'un des derniers intellectuels américains, et il vit caché dans les collines d'Hollywood !

Propos recueillis par Lila Azam Zanganeh

Le Monde.fr

- » A la une
- » Le Desk
- » Opinions
- » Archives
- » Forums
- » Blogs
- » Examens
- » Culture
- » Finances
- » Météo
- » Carnet
- » Immobilier
- » Emploi
- » Shopping
- » Nautisme
- » Voyages
- » Newsletters
- » RSS

Le Monde

- » Abonnez-vous 15€ par mois
- » Déjà abonné au journal
- » Le journal en kiosque

